

INSAISSABLE

Tome 2

Ne m'échappe pas

Déjà paru

Tome 1 : *Ne me touche pas*

À paraître

Tome 3 : *Ne m'abandonne pas*

TAHEREH MAFI

INSAISSABLE

Tome 2

Ne m'échappe pas

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Noël Chatain

Michel
LAFON

Titre original : *Unravel Me* © Tahereh Mafi, 2013
Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2013 pour la traduction française.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

*Pour ma mère,
la meilleure personne que j'aie jamais connue.*

En surface, il se peut que le soleil brille sur le monde aujourd'hui.

La grosse boule dorée explose peut-être parmi les nuages. Elle dégouline comme du jaune d'œuf dans un ciel bleu fabuleux, resplendissant d'un frêle espoir et de fausses promesses de doux souvenirs, de vraies familles, de copieux petits déjeuners, de piles de gaufres nappées de sirop d'érable, dans un monde qui n'existe plus.

Mais peut-être pas.

Peut-être qu'il fait sombre et humide aujourd'hui, que les hommes ont la peau des phalanges à vif sous la morsure du vent. Peut-être qu'il neige, peut-être qu'il pleut, j'en sais rien. Peut-être qu'il gèle, qu'il grêle, que c'est un orage, un ouragan qui se mue en tornade, et que la terre tremble et se crevasse pour céder la place à nos erreurs.

J'en ai aucune idée.

J'ai plus de fenêtre. J'ai plus de vue sur le monde. La température de mon sang est à mille degrés en dessous de zéro, et je suis enterrée à 150 mètres sous terre, dans une salle d'entraînement devenue ma deuxième maison depuis quelque temps. Chaque jour, je contemple ces 4 murs et me rappelle : *je ne suis pas prisonnière, je ne suis pas prisonnière, je ne suis pas*

prisonnière. Mais les vieilles craintes ressurgissent parfois et parcourent ma peau comme un frisson, impossible alors de me libérer de la claustrophobie qui me serre la gorge.

J'ai fait tant de promesses en arrivant ici.

À présent, je ne suis plus sûre de rien. À présent, l'inquiétude m'envahit. À présent, mon esprit me trahit, car mes pensées rampent hors du lit chaque matin, j'ai l'œil aux aguets, les mains moites et des glossements nerveux dans la poitrine, et la pression augmente et augmente et *augmente encore*.

La vie ici ne ressemble pas à celle à laquelle je m'attendais.

Mon nouvel univers est gravé dans le bronze, scellé dans l'argent ; il se noie dans les effluves de pierre et d'acier. L'air est glacial, les tapis orange ; les lumières et les interrupteurs bipent et clignent, électroniques et électriques, aveuglants comme des néons. C'est animé ici, avec des corps qui s'agitent, des couloirs remplis de murmures et de cris, de bruits de pas sonores ou discrets. Si j'écoute, j'entends les cerveaux en effervescence, les fronts qui se plissent, les doigts qui tapotent le menton et les lèvres, et les sourcils qui se froncent. Les idées se triment dans les poches, les pensées au bout de chaque langue ; les yeux se rétrécissent sous la concentration, une préparation méticuleuse qui devrait m'intéresser.

Mais rien ne fonctionne, et je suis fracassée de toutes parts.

Je suis censée canaliser mon Énergie, a dit Castle. Nos dons sont des formes différentes d'Énergie. La matière n'est jamais créée ou détruite, m'a-t-il expliqué, et comme notre monde a changé, il en va de même pour l'Énergie qu'il englobe. Nos aptitudes proviennent de l'univers, d'une autre matière, d'autres Énergies. Nous ne sommes pas des anomalies. Nous sommes le produit inéluctable des manipulations perverses infligées à notre Terre. Notre Énergie émane de quelque part, a-t-il dit. Et ce quelque part représente le chaos qui nous entoure.

C'est logique. Je me rappelle à quoi ressemblait le monde quand je l'ai quitté.

Je me souviens des ciels en pétard et des couchers de soleil en série qui s'effondraient sous la lune. Je me souviens du sol crevassé, des buissons qui piquent et des légumes-censés-être-verts, mais qui dorénavant se rapprochent du marron. Je songe à l'eau qu'on ne peut pas boire et aux oiseaux qui ne volent pas, et à la civilisation humaine désormais réduite à des complexes d'habitation qui s'étalent, à l'horizon, sur les vestiges de notre territoire ravagé.

Cette planète est un os fracturé qui ne s'est pas ressoudé, une centaine de fragments de cristal rafistolés avec de la colle. On nous a fracassés, puis reconstruits, on nous a demandé de faire un effort chaque jour de l'année, de faire comme si on fonctionnait toujours comme prévu. Mais c'est un mensonge, tout est un mensonge ; chaque personne, chaque endroit, chaque chose, chaque idée est un mensonge.

Je ne fonctionne pas correctement.

Je ne suis rien d'autre que le produit d'une catastrophe.

2 semaines se sont écoulées, abandonnées, déjà oubliées. 2 semaines que je suis ici, et en 2 semaines j'ai élu domicile sur un lit de coquilles d'œuf, et je me demande à quel moment un truc va se briser, à quel moment je serai la première à le briser, à quel moment tout ça va tomber en morceaux. Depuis 2 semaines, je devrais être plus heureuse, en meilleure santé, dormir à poings fermés, dans cet espace où je suis en sécurité. Au lieu de ça, je m'inquiète de ce qui va se passer quand j'échouerai si j'échoue, si je ne trouve pas le moyen de m'entraîner comme il faut, si je blesse quelqu'un ~~express~~ par mégarde.

On se prépare à une guerre sanglante.

C'est pourquoï je m'entraîne. On tente tous d'être prêts pour descendre Warner et ses hommes. À gagner une bataille

à la fois. À montrer aux citoyens de notre monde qu'il reste encore de l'espoir... qu'ils n'ont pas à dire amen aux exigences du Rétablissement et à devenir les esclaves d'un régime qui ne cherche qu'à les exploiter pour conserver le pouvoir. Et j'ai accepté de me battre. De devenir une guerrière. D'utiliser malgré moi mes capacités. Mais la seule idée de poser la main sur quelqu'un ravive en moi une multitude de souvenirs, de sentiments, un souffle d'énergie que je connais uniquement chaque fois que j'entre en contact avec une peau non immunisée contre la mienne. Je me sens tout à coup invincible, la proie d'une euphorie fébrile, tandis qu'une vague intense envahit chaque parcelle de mon corps. J'ignore ce que je vais éprouver. J'ignore si je peux réellement prendre du plaisir dans la douleur d'autrui.

Et je sais que les dernières paroles de Warner sont prisonnières de ma poitrine, impossible de cracher cette toux sèche ou cette vérité qui m'écorche la gorge.

Adam ignore totalement que Warner peut me toucher.

Personne ne le sait.

Warner est censé être mort. Parce que moi, je suis censée lui avoir tiré dessus, mais personne ne se doute que j'aurais d'abord dû savoir me servir d'un pistolet. Alors, maintenant, je suppose qu'il est là pour me retrouver.

Il est venu se battre.

Pour moi.

2



Un coup sec à la porte, et elle s'ouvre à toute volée.

– Ah, mademoiselle Ferrars ! J'ignore ce que vous espérez accomplir en restant assise dans un coin !

Le sourire détendu de Castle le précède et virevolte dans la pièce.

Je prends une courte inspiration et tente de me forcer à le regarder, mais impossible. Au lieu de ça, je murmure une excuse en écoutant le son pitoyable de mes paroles dans la vaste salle. Je sens mes doigts se crispier sur les épais tapis de gym dispersés sur le sol et me demande comment je me suis débrouillée pour ne rien faire depuis que je suis là. C'est humiliant, tellement humiliant de décevoir l'une des seules personnes à m'avoir témoigné de la gentillesse.

Castle se tient debout juste devant moi et attend que je finisse par lever les yeux sur lui.

– Inutile de vous excuser, dit-il.

Ses yeux vifs marron et son sourire sympa me font facilement oublier qu'il se trouve à la tête du Point Oméga. Il dirige ce mouvement clandestin destiné à combattre le Rétablissement. Sa voix est trop douce, trop affable, et c'est presque pire. Parfois, j'aimerais autant qu'il hurle après moi.

– Mais, poursuit-il, vous devez apprendre à canaliser votre Énergie, mademoiselle Ferrars.



Silence.

Un ange passe.

Ses mains sont posées sur le tas de briques que je suis supposée avoir détruit. Il fait mine de ne pas voir les cernes rougis qui ourlent mes yeux, ni les tuyaux métalliques que j'ai balancés à travers la pièce. Son regard évite soigneusement les taches de sang sur les planches de bois délaissées ; il ne me demande pas pourquoi je serre les poings si fort ni si je me suis encore blessée ou pas. Il incline la tête dans ma direction, mais fixe un point juste derrière moi, et sa voix est suave quand il reprend la parole.

– Je sais à quel point c'est difficile pour vous. Mais vous devez apprendre. Il le faut. Votre vie en dépendra.

Je ravale ma salive si bruyamment que je m'entends déglutir dans le fossé qui nous sépare. Je hoche la tête, m'adosse au mur ; j'apprécie le contact glacé des briques qui s'enfoncent dans mon dos. Je relève les genoux à hauteur de ma poitrine et sens mes pieds qui s'appuient sur les tapis de sol. Je suis si près de fondre en larmes que j'ai peur de me mettre à crier.

– Il se trouve que je ne sais pas comment faire, dis-je enfin. Je ne sais rien de tout ça. Je ne sais même pas ce que je suis censée faire.

Je fixe le plafond. Je bats je bats je bats des paupières. Mes yeux humides se mettent à briller.

– Je ne sais pas comment faire pour que ça marche.

– Alors vous devez réfléchir, réplique Castle sans se laisser démonter.

Il ramasse un tuyau métallique, le soupèse et reprend :

– Vous devez trouver des liens entre les événements qui se sont produits. Quand vous avez traversé le béton dans la chambre de torture de Warner, quand vous avez transpercé d'un coup de poing la porte en acier pour sauver M. Kent,

que s'est-il passé ? Pourquoi, dans ces deux cas, avez-vous pu réagir de manière aussi extraordinaire ?

Il s'assoit à quelques pas, pousse le tuyau vers moi.

– J'aimerais que vous analysiez vos aptitudes, mademoiselle Ferrars. Vous devez vous concentrer.

Me concentrer.

Ces deux mots suffisent à me donner la nausée. On dirait que tout le monde a envie que je me concentre. D'abord Warner, et maintenant Castle.

Je n'ai jamais été capable d'aller jusqu'au bout.

Le long et triste soupir de Castle me ramène à la réalité. Il se lève. Il rajuste l'unique blazer bleu marine qu'il a l'air de posséder, et j'entrevois le symbole Oméga argenté brodé sur son dos. D'une main distraite, il effleure sa queue-de-cheval ; il noue toujours soigneusement ses dreadlocks sur sa nuque.

– Vous faites de l'autorésistance, dit-il d'une voix toujours aussi douce. Peut-être que vous devriez travailler avec quelqu'un, pour changer. Peut-être qu'un partenaire vous aidera à résoudre le problème... à découvrir le lien entre ces deux événements.

Mes épaules se crispent sous l'étonnement.

– J'ai cru que vous disiez que je devais travailler seule.

Il plisse les yeux, qui se perdent dans le vague. Se gratte sous l'oreille, fourre l'autre main dans sa poche.

– En fait, je n'y tenais pas. Mais personne ne s'est porté volontaire pour cette tâche.

Une pierre, puis 2, puis 15 dégringolent dans mon estomac. Plusieurs s'entassent au fond de ma gorge. J'ignore pourquoi j'ai le souffle coupé, pourquoi je suis aussi surprise. Je ne devrais pas l'être. Tout le monde n'est pas Adam.

Tout le monde n'est pas immunisé, comme lui, contre moi. Personne d'autre qu'Adam ne m'a jamais touchée avec plaisir. ~~À part Warner.~~ Même avec la meilleure volonté du monde, Adam ne peut pas s'entraîner avec moi.

Il est occupé ailleurs.

À faire des choses dont personne ne veut me parler.

Mais Castle me fixe de ses yeux pleins d'espoir, de générosité, de ses yeux qui ignorent que ces nouvelles paroles qu'il m'a offertes se révèlent encore pires. Parce que j'ai beau connaître la vérité, c'est encore pénible à entendre. Ça fait mal de me rappeler que même si je peux vivre dans une bulle bien douillette avec Adam, le reste du monde me considère toujours comme une menace. Un monstre. Une abomination.

~~Warner avait raison. Où que j'aile, impossible d'y échapper.~~

– Qu'est-ce qui a changé ? je lui demande. Qui veut bien s'entraîner avec moi, maintenant ?... Vous ?

Castle sourit.

C'est le genre de sourire qui me fait rougir de honte et défonce ma fierté d'un coup de poignard dans le dos.

Je me fais violence pour ne pas détalier.

~~S'il vous plaît s'il vous plaît s'il vous plaît, ne vous apitoyez pas sur mon sort, voilà ce que j'ai envie de lui dire.~~

– J'aimerais en avoir le temps, me répond Castle. Mais Kenji est enfin libre – nous avons pu réorganiser son emploi du temps –, et il a dit qu'il serait ravi de travailler avec vous.

Castle hésite un moment.

– Enfin... si vous êtes d'accord.

Kenji.

J'ai envie d'éclater de rire. Kenji *serait* le seul à vouloir risquer de s'entraîner avec moi. Je l'ai blessé, une fois. Par accident. Mais lui et moi n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble depuis le jour où il nous a emmenés en expédition au Point Oméga. Comme s'il accomplissait une tâche, comme s'il remplissait une mission ; une fois celle-ci terminée, il a repris son petit train-train. Apparemment, Kenji est quelqu'un d'important ici. Il a un million de trucs à faire. Des trucs à régler. Les gens ont l'air de l'apprécier, de le respecter, même.

Je me demande s'ils ont jamais connu le Kenji pénible, grande gueule que j'ai rencontré au début.

– Bien sûr, je réponds à Castle en essayant de me montrer agréable pour la première fois depuis son arrivée. Ça m'a l'air super.

Les yeux de Castle sont vifs, enthousiastes, faciles à contenter.

– Parfait. Je vais lui demander de vous retrouver au petit déjeuner demain matin. Vous pourrez le prendre ensemble, puis vous entraîner ensuite.

– Oh, mais j'ai l'habitude de...

– Je sais, m'interrompt Castle.

Son sourire est pincé, son front plissé et soucieux à présent.

– Vous aimez prendre vos repas en compagnie de M. Kent. Je sais bien. Mais c'est à peine si vous avez passé du temps avec les autres, mademoiselle Ferrars, et si vous devez rester parmi nous, il faut commencer à nous faire confiance. Les gens de Point Oméga se sentent proches de Kenji. Il peut se porter garant pour vous. S'ils vous voient passer du temps ensemble, les autres seront moins intimidés par votre présence. Cela vous aidera à vous intégrer.

J'ai le visage en feu, à croire que des gouttes d'huile brûlante m'éclaboussent. Je tressaille, sens mes doigts se tordre, tente de regarder ailleurs, fais mine de ne pas sentir la douleur qui me tenaille la poitrine. Je dois déglutir 3 fois avant de pouvoir répondre.

– Ils... ils ont peur de moi... Je... ne voulais déranger personne. Je ne voulais pas me mettre en travers de leur route...

Castle soupire longuement et bruyamment. Il baisse les yeux, redresse la tête, se gratte sous le menton.

– Ils ont simplement peur, dit-il enfin, parce qu'ils ne vous connaissent pas. Si vous faisiez ne serait-ce qu'un petit effort... pour apprendre à connaître tout le monde...

Il s'interrompt. Fronce les sourcils.

– Mademoiselle Ferrars, cela fait deux semaines que vous êtes là, et vous adressez tout juste la parole à vos camarades de chambre.

– Mais c'est pas... Je les trouve super...

– Et pourtant, vous les ignorez. Vous ne passez pas de temps avec elles. Pourquoi ?

~~Parce que je n'ai jamais eu de copines auparavant. Parce que j'ai peur de faire ou de dire un truc de travers et qu'elles finissent par me détester comme toutes les filles que j'ai connues. Et je les trouve trop sympas, ce qui rendra leur rejet inévitable d'autant plus dur à supporter.~~

Mais je ne réponds pas à Castle.

Il secoue la tête.

– Vous vous en êtes bien sortie le premier jour. Vous sembleriez presque *amicale* avec Brendan. Je ne sais pas ce qui s'est passé, poursuit-il. Je pensais que vous alliez bien vous adapter ici.

Brendan. Le garçon mince aux cheveux blond platine avec du courant électrique dans les veines. Je me souviens de lui. Il était gentil avec moi.

– J'aime bien Brendan, dis-je à Castle déconcerté. Je l'ai contrarié ?

– *Contrarié* ? répète-t-il en éclatant de rire, mais sans répondre à ma question. Je ne comprends pas, mademoiselle Ferrars. J'ai essayé d'être patient avec vous, de vous laisser du temps, mais je dois avouer que tout cela me laisse perplexe. Vous étiez si différente à votre arrivée... Vous étiez enchantée de vous trouver ici ! Mais il vous a fallu moins d'une semaine pour vous mettre totalement en retrait. Vous ne regardez même pas les gens que vous croisez dans les couloirs. Qu'est devenue la conversation ? L'amitié ?

Exact.

Il a fallu 1 jour pour m'installer. 1 jour pour faire le tour du propriétaire. 1 jour pour m'enthousiasmer à l'idée de

mener une vie différente, et 1 jour pour que tout le monde découvre qui j'étais et ce que j'avais fait.

Castle ne dit rien au sujet des mères qui écartent leurs enfants de mon chemin en m'apercevant dans les couloirs. Il ne parle pas des regards et des remarques hostiles que j'ai dû subir depuis mon arrivée. Il ne dit rien sur les gosses auxquels on a demandé de se tenir à l'écart, bien à l'écart de moi, ni sur la poignée de personnes d'un certain âge qui m'observent un peu trop attentivement. Je n'ose pas imaginer ce qu'on leur a dit, d'où ils tiennent leurs informations.

Juliette.

Une fille dont le toucher mortel détruit la force et l'énergie d'êtres humains pleins d'ardeur, jusqu'à ce qu'ils se transforment en carcasse inerte, paralysée, à bout de souffle.

Un fille qui a passé la majeure partie de sa vie dans des hôpitaux et des centres de détention pour mineurs, une fille rejetée par ses propres parents, une fille dont la folie justifiait l'internement et qu'on a condamnée à l'isolement dans un asile où même les rats n'osaient pas vivre.

Une fille.

Tellement assoiffée de pouvoir qu'elle a tué un petit enfant. Elle a torturé un bébé qui marchait à peine. Elle a mis à genoux un homme adulte, tout pantelant.

Elle n'a même pas la décence de se suicider.

Tout ça est bien vrai.

Alors je regarde Castle avec mes joues en feu, des mots qui ne veulent pas s'échapper de mes lèvres et des yeux qui refusent de révéler leur secret.

Il soupire.

Il va presque parler. Il essaie, mais ses yeux me dévisagent, et il se ravise. J'ai juste droit à un bref hochement de tête, une profonde inspiration, tandis qu'il tapote sa montre et déclare :

– Dans trois heures, extinction des feux.

Il s'éloigne, puis marque une pause devant la porte.

– Mademoiselle Ferrars, dit-il soudain avec douceur, sans se retourner. Vous avez choisi de rester parmi nous, de combattre à nos côtés, de devenir membre du Point Oméga.

Nouvelle pause.

– Nous allons avoir besoin de votre aide. Et le temps va nous manquer, je le crains.

Je le regarde s'en aller.

J'écoute l'écho de ses pas se mêler à ses dernières paroles, alors que je repose la tête contre le mur. Je ferme les yeux. J'entends sa voix, grave et directe, qui résonne dans mes oreilles.

Le temps va nous manquer...

Comme si le temps était quelque chose dont on pouvait manquer, comme si on nous en donnait des saladiers remplis à la naissance et que si on en mangeait trop ou trop vite, alors notre temps était perdu, gaspillé, gâché.

Mais le temps dépasse notre entendement. Il est infini, il existe en dehors de nous ; on ne peut pas en manquer, le perdre de vue ni trouver un moyen de s'y accrocher. Le temps avance, même quand on reste immobile.

On a tout le temps, voilà ce que Castle aurait dû dire. On a tout le temps nécessaire, c'est ce qu'il aurait dû me dire. Mais il s'en est bien gardé, parce ce qu'il voulait dire *tic tac* que notre temps *tic tac* se déplace. Il s'accélère, fonce dans une toute nouvelle direction pour se jeter la tête la première dans quelque chose d'autre et

tic

tac

tic

tac,

c'est presque

l'heure de faire la guerre.

3



Je pourrais le toucher d'ici.

Ses yeux bleu foncé. Ses cheveux bruns. Son tee-shirt trop serré aux bons endroits, et ses lèvres, ses lèvres frémissent pour embraser mon cœur, et je n'ai même pas le temps de battre des paupières et de souffler que je me retrouve dans ses bras.

Adam.

– Salut, toi, murmure-t-il au creux de mon cou.

Je réprime un frisson comme mon sang afflue et empourpre mes joues, et, l'espace d'un instant, d'un court instant, je me laisse choir dans ses bras.

– Salut... dis-je dans un sourire en respirant l'odeur de sa peau.

C'est tout simplement sublime.

On se voit rarement en tête à tête. Adam dort avec son petit frère, James, dans la chambre de Kenji, et moi avec les jumelles guérisseuses. Il nous reste sans doute moins de vingt minutes avant le retour des filles, et j'ai l'intention d'en profiter au maximum.

Mes yeux se ferment.

Les bras d'Adam s'enroulent autour de ma taille, m'attirent encore plus près, et c'est un plaisir si violent que j'ai du mal à



ne pas trembler. Comme si ma chair et mon sang se languissaient de contact, d'affection, d'interaction humaine depuis tant d'années que j'ignorais comment doser mes efforts. Je suis une enfant affamée, et je meurs d'envie de me remplir le ventre, de gaver mes sens en profitant de la décadence de ces instants, comme si j'allais me réveiller le lendemain et découvrir que je suis toujours la souillon de ma belle-mère.

Mais les lèvres d'Adam se posent sur mon front, et mes inquiétudes se parent d'une robe de bal et font semblant de se travestir un petit moment.

– Comment vas-tu ? dis-je.

Et c'est gênant parce que mes paroles chevrotent déjà alors qu'il m'étreint à peine, mais impossible de me laisser aller. ~~Je ne veux pas me laisser aller. Jamais. Jamais. Jamais.~~

Un rire prend la forme de son corps, doux, sensuel et indulgent. Mais il ne répond pas à ma question, et je sais qu'il ne le fera pas.

On a essayé des tas de fois de filer en douce, avant de se faire finalement attraper et sermonner pour notre négligence. Après l'extinction des feux, on n'a pas le droit de quitter nos chambres. Une fois notre délai de grâce expiré – une faveur accordée à cause de notre arrivée en catastrophe –, Adam et moi avons dû suivre les règles comme tout le monde. Et elles sont assez nombreuses.

Ces mesures de sécurité – des caméras partout, dans tous les coins, dans chaque couloir – existent pour nous alerter en cas d'attaque. Des gardes patrouillent la nuit, en quête de toute activité ou tout bruit suspects, ou de n'importe quel signe de violation. Castle et son équipe redoublent de vigilance pour protéger le Point Oméga et évitent de courir le moindre risque ; si des intrus s'approchent un peu trop de ce repaire, quelqu'un doit absolument faire le nécessaire pour les tenir à l'écart.

Castle prétend que c'est justement cette vigilance qui leur a évité d'être découverts depuis si longtemps et, si je suis vraiment honnête, je comprends tout à fait pourquoi il est aussi strict sur le règlement. Mais c'est ce même règlement strict qui nous sépare, Adam et moi. Lui et moi ne pouvons jamais nous voir en dehors des heures de repas, et je passe tout mon temps libre enfermée dans une salle d'entraînement, où je suis censée « canaliser mon Énergie ». Adam le déplore autant que moi.

J'effleure sa joue.

Il prend une courte inspiration. Se tourne vers moi. M'en dit trop avec ses yeux, à tel point que je dois détourner les miens parce que ça devient trop intense. Ma peau est hypersensible et enfin enfin enfin brûlante de vie, vibrante de sentiments si excessifs qu'ils en deviennent presque indécents.

Je ne peux même pas les cacher.

Il voit l'effet qu'il me fait, ce qui m'arrive quand ses doigts caressent ma peau, quand ses lèvres s'approchent trop de mon visage, quand la chaleur de son corps contre le mien force mes yeux à se fermer, mes membres à trembler, et mes genoux à se plier sous la tension. Je vois l'effet que ça lui fait aussi, de savoir qu'il a cet effet-là sur moi.

Il me torture parfois, me sourit en mettant un temps fou à combler le vide qui nous sépare, se délecte des battements de mon cœur qui cogne dans ma poitrine, de mon souffle court que j'ai tant de mal à contrôler, de la manière dont je m'étrangle. Je suffoque une centaine de fois avant qu'il ne s'avance pour m'embrasser. Je ne peux même pas le regarder sans revivre chaque instant qu'on a passé ensemble, chaque souvenir de ses lèvres, de ses caresses, de son odeur, de sa peau. C'est trop, trop, tellement nouveau, tant de sensations délicieuses que je n'ai jamais connues, jamais éprouvées, auxquelles je n'avais même jamais eu accès auparavant.

~~Quelquefois, j'ai peur d'en mourir.~~

Je me libère de ses bras. J'ai chaud et froid, et je me sens instable. J'espère que je vais pouvoir me contrôler, j'espère qu'il va oublier à quel point il me perturbe, et je sais qu'il me faut un petit moment pour me ressaisir. Je trébuché en arrière. Le visage dans les mains, j'essaie de réfléchir à ce que je vais lui dire, mais tout se met à trembler, et je le surprends en train de m'observer, de me regarder comme s'il pouvait m'avaler tout entière en une seule inspiration.

Non, c'est le mot que je crois l'entendre murmurer.

Ensuite, il n'y a plus que ses bras, les accents désespérés de sa voix quand il prononce mon nom, et je me dénoue dans son étreinte, je suis en lambeaux, en miettes, et je ne fais aucun effort pour maîtriser les tremblements qui parcourent mon corps, et il est si brûlant, sa peau est si brûlante, et je ne sais même plus où je suis.

Sa main droite se glisse le long de mon dos et tire sur la fermeture à glissière de ma combinaison jusqu'à ce qu'elle soit descendue à moitié, et je m'en fiche. J'ai 17 ans à rattraper, et je veux éprouver toutes les sensations. Ça ne m'intéresse pas d'attendre et de risquer de m'interroger sur le pourquoi du comment et d'avoir d'énormes regrets. Je veux goûter à tout parce ce que j'ai peur de me réveiller en découvrant que le phénomène est passé, que la date d'expiration est arrivée, que ma chance est venue, repartie, et ne reviendra jamais. Que mes mains ne sentiront plus cette chaleur.

Je ne peux pas.

Je ne veux pas.

Je n'ai même pas conscience que je me suis collée à lui, jusqu'à sentir chaque forme de son corps sous le fin coton de ses vêtements. Mes mains se faufilent sous son tee-shirt, et j'entends son souffle tendu, je sens ses muscles robustes se contracter, et je redresse la tête pour découvrir ses yeux qui

se plissent en se fermant, ses traits dont l'expression évoque une espèce de souffrance, et soudain ses mains se mêlent, frénétiques, à mes cheveux, ses lèvres sont si proches. Il se penche et défie les lois de la gravité, et mes pieds décollent de terre, et je flotte, je vole, plus rien ne me retient au sol hormis cet ouragan dans mes poumons et ce cœur qui bat qui bat qui bat trop vite.

Nos lèvres
se touchent,

et je sais que je vais me désagrèger. Il m'embrasse comme s'il m'avait perdue, puis retrouvée, et je fuis et il ne va jamais me laisser partir. J'ai envie de crier parfois, j'ai envie de m'écrouler parfois, j'ai envie de mourir en sachant que j'ai connu la vie avec ce baiser, ce cœur, cette douce douce explosion qui me donne l'impression d'avoir avalé une gorgée de soleil, comme si j'avais dévoré les nuages 8, 9 et 10.

Tout ça.

Tout ça me fait souffrir.

Il s'écarte, respire fort, ses mains s'insinuent sous le tissu doux de ma combinaison, et il est si brûlant, sa peau est si brûlante, et je crois bien que je l'ai déjà dit, mais je ne m'en souviens pas, et je suis tellement étourdie que lorsqu'il parle, je ne comprends pas tout.

Mais il me dit quelque chose.

Des paroles, une voix grave et rauque dans mon oreille, mais à peine intelligibles, des consonnes et des voyelles et des syllabes tronquées qui s'entremêlent. Ses battements de cœur se fracassent dans ma poitrine et percutent les miens. Ses doigts dessinent des messages secrets sur mon corps. Ses mains glissent sur l'étoffe satinée de ma combinaison, à l'intérieur de mes cuisses, au creux de mes genoux, puis remontent, remontent et remontent encore, et je me demande s'il est possible de défaillir tout en restant consciente, et je parie que

c'est ce qu'on éprouve en hyper, hyperventilation, lorsqu'il nous fait basculer en arrière. Son dos claque contre le mur. Il s'agrippe fermement à mes hanches. Me serre violemment tout contre lui.

Je suffoque.

Ses lèvres sont sur mon cou. Ses cils picotent la peau sous mon menton, et il dit quelque chose, quelque chose qui ressemble à mon nom, et il m'embrasse ici et là, dans le cou, embrasse l'arrondi de mon épaule, et ses lèvres, ses lèvres et ses mains et ses lèvres fouillent les courbes et les creux de mon corps, et sa poitrine se soulève quand il lâche un juron et s'interrompt et murmure :

– Bon sang, ce que c'est bon de te caresser...

Et mon cœur s'est envolé sans moi vers la lune.

J'adore quand il me dit ça. J'adore quand il me dit qu'il aime me caresser parce que c'est carrément l'inverse de ce que j'ai entendu toute ma vie, et j'aimerais glisser ses paroles dans ma poche, ne serait-ce que pour les sentir de temps en temps et me rappeler qu'elles existent.

– Juliette...

J'arrive à peine à respirer.

J'arrive à peine à relever la tête et à regarder droit devant moi et à ne rien voir d'autre que la perfection absolue de cet instant, mais rien de tout ça n'a d'importance parce qu'il sourit. Il sourit comme si des étoiles scintillaient sur ses lèvres, et il me regarde, il me regarde comme si je représentais *tout* pour lui, et j'ai envie de fondre en larmes.

– Ferme les yeux, murmure-t-il.

Et je lui fais confiance.

Alors j'obéis.

Mes paupières s'abaissent, et il en embrasse une, puis l'autre. Ensuite mon menton, mon nez, mon front. Mes joues. Mes tempes.

Chaque
centimètre
de mon cou
et

il recule si vite qu'il se cogne la tête contre le mur rugueux. Une poignée d'injures lui échappe avant qu'il ne puisse les retenir. Je suis pétrifiée, surprise, et soudain effrayée.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? je chuchote, sans savoir pourquoi je chuchote. Tout va bien ?

Adam lutte pour ne pas grimacer, mais il souffle fort et balbutie « Dé... désolé » en enserrant sa nuque.

– C'était... Enfin, je pensais...

Il détourne les yeux. S'éclaircit la voix.

– Je... je crois... J'ai cru entendre un truc. J'ai cru que quelqu'un allait entrer.

Bien sûr.

Adam n'a pas le droit de se trouver là.

Les garçons et les filles occupent des ailes différentes au Point Oméga. Castle affirme que c'est surtout pour veiller à ce que les filles se sentent en sécurité et à l'aise dans leur logement – d'autant qu'on a des salles de bains collectives –, si bien que ça ne me pose pas réellement de problème. J'apprécie de ne pas devoir me doucher devant des vieillards. Mais, du coup, c'est difficile pour Adam et moi d'avoir un peu d'intimité, et pendant les rares moments qu'on arrive à grappiller, on a toujours peur d'être découverts.

Adam s'adosse au mur et grimace. Je tends la main pour effleurer sa tête.

Il tressaille.

Je me fige.

– Tu vas bien... ?

– Ouais.

Il soupire.

– C'est juste... enfin...

Il secoue la tête.

– J'en sais rien.

Il baisse la voix. Les yeux.

– Je ne sais pas trop ce qui cloche chez moi.

– Hé... du calme.

J'effleure son ventre du bout des doigts. Avec la chaleur de son corps, le coton de son tee-shirt est encore tiède, et je dois résister à l'envie d'y enfouir mon visage.

– Tout va bien, dis-je. À force de vouloir être prudent, tu t'es affolé.

Il me décoche un sourire bizarre, un peu tristounet.

– Je ne parle pas du coup sur ma tête.

Je le dévisage.

Il ouvre la bouche. La referme. L'ouvre à nouveau.

– C'est... Enfin, tu vois... c'est *ça*, précise-t-il en nous désignant lui et moi.

Il ne va pas terminer sa phrase. Il ne va pas me regarder.

– Je ne comprends pas...

– Je deviens *fou*, dit-il.

Mais il chuchote, comme s'il doutait même de l'avoir dit à haute voix.

Je le regarde. Je bats des paupières et trébuche sur des mots que je ne vois pas, que je ne trouve pas et que je n'arrive pas à prononcer.

Il secoue encore la tête.

Il s'agrippe la nuque violemment et d'un air gêné, et je m'escrime à comprendre ce qui se passe. Adam n'est pas gêné facilement. Adam n'est jamais gêné.

Sa voix est étouffée quand il reprend enfin la parole.

– J'ai attendu si longtemps pour être avec toi. J'en ai eu envie... J'ai eu envie de *toi* pendant si longtemps, et maintenant, après tout ce qui...

– Adam, qu’est-ce que tu...

– J’en dors plus. Je peux plus dormir, et je pense à toi tout... tout le temps, et j’arrive plus à...

Il presse ses paumes sur ses tempes. Ferme les yeux en les plissant fort. Se tourne vers le mur pour que je ne puisse pas le voir.

– Il fallait que tu le saches... Tu dois savoir, dit-il avec peine, comme si parler l’épuisait, que je n’ai jamais autant désiré qui que ce soit comme je t’ai désirée. Rien. Personne. Parce que... c’est... bon sang, je te *désire*, Juliette, j’ai envie de toi... j’ai envie de toi...

Ses paroles s’évanouissent comme il se retourne vers moi, les yeux trop brillants, les joues en feu, envahies par l’émotion. Son regard s’attarde sur les courbes de mon corps, assez longtemps pour attiser la flamme qui brûle en moi.

Je m’embrase.

Je veux lui dire quelque chose, là tout de suite, quelque chose de rassurant. Je veux lui dire que je comprends, que je souhaite la même chose, que je le désire aussi, mais tout semble se charger d’électricité, tout a l’air réel, et tout se précipite tellement que j’ai presque l’impression de vivre un rêve. Un peu comme s’il ne me restait plus de lettres pour m’exprimer à part des X et des Z, et que je venais à l’instant de me rappeler qu’on avait inventé un dictionnaire.

Adam finit par se détourner de moi.

Il ravale sa salive avec peine, les yeux baissés. Détourne encore le regard. Il a une main prise dans les cheveux, l’autre forme un poing contre le mur.

– Tu n’as pas idée, reprend-il d’une voix éraillée, de l’effet que tu me fais. De ce que je ressens. Quand tu me touches...

Il passe une main tremblante sur son visage. Il rigole presque, mais sa respiration est pesante, irrégulière. Il évite

mon regard. Il recule, étouffe un juron. Se frappe le front de son poing.

– Bon sang ! Qu'est-ce que je raconte ? ! Merde. *Merde*. Je suis désolé... Oublie... oublie ce que j'ai dit... Je dois m'en aller...

J'essaie de l'arrêter, j'essaie de retrouver ma voix, j'essaie de dire : « Tout va bien, ne t'inquiète pas », mais je suis nerveuse à présent, si nerveuse, si troublée, parce que tout ça ne rime à rien. Je ne comprends pas ce qui se passe, ni pourquoi il a l'air aussi hésitant à mon sujet, à propos de nous, de lui et moi, et de moi et lui et tous les pronoms mélangés. Je ne le repousse pas. Je ne l'ai jamais repoussé. Mes sentiments envers lui ont toujours été si limpides... Il n'a aucune raison de douter de moi, de quelque manière que ce soit, et j'ignore pourquoi il me regarde comme si un truc *ne collait pas*...

– Je suis vraiment désolé, dit-il. Je... j'aurais dû ne rien dire. Je suis juste... Et puis merde. J'aurais pas dû venir. Vaut mieux que je m'en aille... Faut que je m'en aille...

– Mais quoi ? Adam, qu'est-ce qui se passe ? De quoi tu parles ?

– C'était pas une bonne idée. Je suis tellement nul... Je n'aurais pas dû venir...

– Tu n'es *pas* nul. Ça va. Tout va bien...

Il éclate de rire. Glousse. Le vestige d'un sourire gêné s'attarde sur son visage, tandis qu'il s'arrête, fixe un point juste derrière ma tête. Il se tait un long moment, puis se remet à parler.

– Eh bien, dit-il en affectant un ton enjoué, c'est pas ce que pense Castle.

– Quoi ?

Je suis prise au dépourvu. Je sais qu'on ne parle plus de notre relation.

– Ouais.

Il a soudain les mains dans ses poches.